

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL****POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, 4 SEPTEMBRE 1897.

No. 151

**SOMMAIRE**

Notre revue, *l'Administration* — Nous sommes vendus, *La Rédaction* — Il voudrait s'en aller... Il ne peut pas, *Gabriel* — L'honnête M. Richer, *Vindex* — Condamné "comme d'abus" — Autour du pèlerinage — Les pèlerins — Paroles d'un converti — Pour les gens pieux — Faux raisonnements — La halte au désert, *Gabriel Bonvalot* — FEUILLETON : Rome (SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame

**NOTRE REVUE**

La revue des événements des cinq dernières années que nous avons promise à nos lecteurs est forcément remise à plus tard.

*Virux-Rouge* avec toute la bonne volonté que le caractérise, a commencé son travail, mais il veut revoir l'ensemble avant de le livrer à la publicité. La raison en est bien simple : il veut en faire un document qui restera.

L'administration du journal profite de l'occasion pour rappeler aux abonnés que le gouvernement, en dépit de l'assertion de Tarte, ne la nourrit pas suffisamment pour lui permettre de publier le RÉVEIL gratuitement. Sans cela elle le ferait avec plaisir.

Avis donc aux retardataires de se mettre en règle en soldant leurs arriérés.

L'ADMINISTRATION.

## NOUS SOMMES VENDUS

C'est la *Minerve* qui le dit, et ça doit être vrai. Parce que M. Tarte n'occupait pas la place d'honneur dans le dernier numéro, il est décrété par la vieille qu'il nous a achetés.

C'est une déduction qui peut être excellente dans le cas de certains journaux conservateurs, et c'est peut-être la seule aux yeux de la *Minerve*, qui soit rationnelle.

Cette opinion nous importe peu. Nous faisons notre journal sans avoir recours aux lumières de M. Joseph Royal, et si nos abonnés sont satisfaits, c'est tout ce que nous demandons.

Nous parlerons ou nous ne parlerons pas de M. Tarte, la *Minerve* n'a rien y voir. Il est notoire qu'elle désire que le Ministre actuel des Travaux Publics conserve son portefeuille car on sait bien que cet homme est la plus grande, sinon la seule cause de faiblesse du Cabinet Laurier, et les tories espèrent renverser le gouvernement libéral en exploitant les bévues qu'il commettra.

Ces bons bleus en seront quittes pour leurs frais. Bien que nous n'ayons pas mission de parler au nom du chef, nous croyons qu'il a assez de poigne pour débarrasser le ministère et les gêneurs qui entravent sa politique de progrès.

A. FILIATREULT.

## La vieille reclame

La *Minerve*, respectable personne — par sa caducité — remarque que nous avons cordialement accueilli l'hon M. Laurier et que nous n'avons porté aucun coup de boutoir à l'honorable Israel Tarte.

La vieille radoteuse en conclut que, moy-

ennant un abonnement, nous avons fait alliance avec le fabricant du Drummand. C'est aller vite en besogne. Et puisque les abrutis de la *Minerve* ont besoin d'explication nous n'hésitons pas à leur apprendre que le dit Israel Tarte est notre abonné depuis longtemps, mais abonné au même titre de la *Minerve*, c'est-à-dire qu'il reçoit le REVEIL en échange de son canard.

Pour ce qui concerne notre silence à l'égard du Ministre des Travaux Publics le semaine dernière, c'est bien simple : nous avons quelque chose de mieux à faire.

Quant à ce qui se rattache aux sincères éloges que nous avons décernés au Premier Ministre, nous n'avons rien à dire à la feuille quasi immonde de M. Royal. Nous ne commettons pas de calomnies systématiquement ; nous reconnaissons le mérite partout où il se manifeste, et nous y applaudissons sans prendre l'avis des castors, des bedeaux et des hypocrites. Cela déplaît à la vieille édentée, tant pis pour elle et tant mieux pour nous, car ce qui ne lui convient pas ne peut être que bon, juste et loyal.

Trois hurras pour M. Laurier et trois huées pour la *Minerve* !

A chacun le sien.

LA REDACTION.

## IL VOUDRAIT S'EN ALLER

### IL NE PEUT PAS

Pour tous ceux qui connaissent les appétits de Maître Israel, il est facile de concevoir qu'il ne peut pas s'en aller. La difficulté c'est de lui trouver une crèche.

Il ne peut pas aspirer à une jagerie. Personne ne songerait à lui offrir la succession de M. Chapleau. Il ferait trop triste figure à Washington. En Angleterre il

n'y faut pas penser. En France tout le monde est bien élevé.

Rien de possible sur tous les bords. Au Yukon peut-être, c'est le pays des troupes. Quelqu'un a dit bien avant nous : " Un peuple n'a que les gouvernants qu'il mérite d'avoir. " La raison en est simple puisque c'est lui qui se les donne.

Un parti n'a que les nuisances qu'il se procure, pour la même raison : il se les donne.

Pourquoi donc avoir rivé à sa cheville ce boulet. Notre chef pourrait-il le dire? Eh! non, l'histoire se répète. Chaque fois que le parti libéral a vaincu les tories, il a trouvé dans ses rangs les grugeurs de la veille, et il les a endurés, nourris et engraisés aux dépens de ses amis.

Tarte au moins le comprend. Il a pris la première tranche du gâteau. Il voudrait s'en aller, il ne le peut pas.

S'en aller! où?

Nous estimons que les conservateurs qui restent se respectent trop pour le recevoir.

Nous avons la conviction que les rouges en sont écœurés.

S'en aller dans la gent interlope qui vit du fruit des efforts du parti rouge et des épaves du parti bleu, ce n'est pas très gai. Il n'y a pas assez de foin pour les gueux qui s'y trouvent déjà.

Il voudrait s'en aller? Mon cher M Laurier, changez le mot de Cambronne et dites à la place : " Au diable. "

GABRIEL.

#### N'EN PRENEZ PAS D'AUTRES

Avec le BAUME RHUMAL on guérit radicalement : rhume, grippe, toux bronchites, sans s'abstenir à un régime spécial qui débilite l'estomac et affaiblit le malade. La guérison est certaine.

## L'HONNETE M. RICHER

Il vient de se produire dans la paroisse Notre-Dame-des-Neiges de Masson, comté d'Ottawa, un événement peu ordinaire que les cagots et les cagotes qualifient de scandaleux mais que nous qualifierons, nous qui manquons de tout saint fanatisme, d'événement exemplaire.

Voici l'histoire :

M. Richer, curé de Notre-Dame-des-Neiges, exerçant son ministère autrement que les curés qui bornent leur charité à réciter des paternôtres, adopta une jeune orpheline de sa paroisse, Mlle Côté. L'enfant grandit au presbytère et ce brave homme de curé, qui se permettait de faire le bien à l'instar des laïques, fut victime de sa propre vertu. Lorsque l'enfant eut dix-sept ans, c'est-à-dire lorsque la chrysalide fut devenue ce joli et troublant papillon qu'on nomme une femme, le curé constata, comme bien d'autres du reste, que le vœu de chasteté qu'on impose aux ascètes séminaristes lorsqu'ils atteignent le rang de prêtre, n'est en réalité, qu'un vœu de célibat. Ce qui est tout différent. *Distingo*, comme disent les casuistes.

M. le curé Richer, lui, n'était pas de la trempe des martyrs ou des subtils raisonneurs qui savent toujours mettre le ciel de leur côté. Il n'admettait pas que la faute cachée est nulle parce qu'elle est ignorée. De plus, comme un enfant était né de ses humaines tendresses pour sa fille adoptive, il résolut d'abandonner le ministère qu'il n'avait pu exercer dans toute sa rigueur.

Il s'en ouvrit à son évêque, qui, selon la coutume, sacrifia la mère et l'enfant pour épargner à la corporation des ecclésiastiques l'ennui d'un scandale. Car il est bien évident qu'un homme qui a séduit une jeune fille et qui l'a rendue mère, est un objet de scandale s'il épouse la fille et s'il élève honnêtement son enfant. Nous autres, laïques, nous ne comprenons pas cette haute morale.

Bref, malgré l'exil auquel on le condamna jusqu'à ce qu'il ait oublié Satan, ses pompes, ses œuvres, et surtout la mère et l'enfant. M. le curé Richer, préférant être un honnête homme.

qu'un mauvais prêtre, alla sécher les larmes de la malheureuse qu'il avait mise à mal, et pour effacer le déshonneur qui la marquait au front, il la prit par la main, se rendit à Portland, et là il épousa la pauvre fille devant Dieu et devant les hommes. Puis, échangeant la soutane contre un frac et le goupillon contre la charrue, il revint s'établir sur un petit bien qui lui appartient dans son ancienne paroisse.

Les vieilles singesses du voisinage, qui ne peuvent plus tâter des jeunes vicaires, hurlent au scandale ; mais la foule des braves gens, revenue de sa stupeur première, estime et respecte l'ancien curé.

Celui-ci, en effet, aurait pu faire comme d'ordinaire, c'est-à-dire envoyer la mère chez les sœurs et là, la pauvre fille, au milieu de la honte et de la douleur, aurait dû forcément abandonner le fruit des amours de son séducteur, puis on l'aurait dirigé sur une autre paroisse où elle aurait servi de servante à tout faire chez un autre curé, qui l'aurait repassée à un confrère au premier accident, et cela jusqu'à ce que ses grâces se fussent effacées. Alors, on lui aurait délivré un certificat d'indigence, et la malheureuse aurait eu le droit de quêter son pain chez tous les indignes et ridicules laïques.

M. le curé Richer peut dédaigner les malédictions des Pharisiens ; tous les honnêtes gens approuveront et admireront sa conduite. Il a agi comme un homme de bien, comme un juste, comme un courageux.

Ayez d'autres enfants, M. Richer, inculquez leur votre mâle courage, votre très haute probité voire mépris de l'hypocrisie, et vous aurez fait souche d'une légion d'excellents citoyens.

VINDEX.

Le ministre de la justice et des cultes a décidé de déférer devant le conseil d'Etat comme d'abus l'évêque de Nevers à l'occasion de sa lettre à un prêtre de son diocèse qui avait été condamné pour contravention à un arrêté municipal interdisant les processions.

## Condamne "comme d'abus"

Voici le texte du décret portant la déclaration "comme d'abus" contre l'évêque de Nevers :

Au nom du Peuple français,

Le Président de la République française,

Sur le rapport de la section de l'intérieur, des cultes, de l'instruction publique et des beaux arts du conseil d'Etat.

Vu la dépêche, en date du 2 juillet 1897, par laquelle le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, propose de déclarer qu'il y a abus dans la lettre du 18 juin 1897, adressée par l'évêque de Nevers à l'abbé Bailly, curé de Donzy, à la suite d'un jugement du tribunal correctionnel de Cosne condamnant cet ecclésiastique à deux jours de prison pour infraction à un arrêté municipal interdisant les processions sur le territoire de la commune ;

Vu la dite lettre insérée, le 18 juin 1897, dans la *Semaine religieuse du diocèse de Nevers*, et contenant notamment les passages suivants : " Mon cher doyen, je vous dois et je m'empresse de vous envoyer à votre sortie de prison un témoignage de paternelle sympathie... Vous revenez dans votre paroisse non pas amoindri, mais plutôt grandi par cette épreuve... Vos bons paroissiens continueront à vous venir en aide aussi longtemps que durera l'inique suppression de traitement dont vous êtes victime " Et plus loin " Ils aurent à cœur de vous dédommager par un redoublement de respect, d'affection et d'obéissance de ce que vous avez souffert, car ils se rendent bien compte que c'est pour eux, parce que vous avez revendiqué en leur faveur cette liberté des processions que leurs assure le Concordat dont ils se voient si injustement dépossédés. " ;

Vu la dépêche du 26 juin par laquelle le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes informe l'évêque de Nevers du recours pour abus qu'il a formé et l'invite à prendre connaissance du dossier au secrétariat général du conseil d'Etat et à produire telles observations qu'il jugera convenables ;

Vu la réponse de l'évêque de Nevers, en date du 8 juillet 1897 ;

Vu les articles 1 et 6 de la convention du 26 messidor an IX ;

Vu le décret du 25 février 1810, qui déclare loi de l'État l'édit de mars 1682 sur la déclaration du clergé de la même année ;

Vu les articles 6 et 8 de la loi du 18 germinal an X ;

Considérant que la lettre susvisée adressée par l'évêque de Nevers, comme supérieur hiérarchique, au curé de Donzy, et publiée dans la *Semaine Religieuse* du diocèse, contient à la fois l'approbation publique d'un acte réprimé par la loi pénale, la censure d'une décision judiciaire et la critique disciplinaire prise par le gouvernement dans la plénitude de son droit ;

Considérant, en outre, que ladite lettre a dénaturé le caractère et la portée de l'article 1er de la convention de messidor an IX, qui ne permet l'exercice public du culte " qu'en se conformant aux règlements de police que le gouvernement jugera nécessaires pour la tranquillité publique." et qu'ainsi elle provoquait à la désobéissance aux lois les prêtres et les fidèles du diocèse ;

Considérant que ces faits constituent ensemble un excès de pouvoir, une contravention aux lois et règlements de la République et un procédé pouvant troubler arbitrairement la conscience des citoyens, cas d'abus prévus par l'article 6 de la loi du 18 germinal an X ;

Le conseil d'État entendu,

Décrète

Article 1er—Il y a abus dans la lettre de l'évêque de Nevers, en date du 18 juin 1897.

Article 2—Ladite lettre est et demeure supprimée.

Nous avons annoncé l'arrestation du curé de Guiron.

Les magistrats du parquet d'Avranches, qui dès le début de l'enquête, n'ont pu que constater que la parfaite exactitude des faits révélés, s'y sont transportés en même temps.

Ils sont allés à l'école et ont interrogé les filles. Neuf de ces enfants, âgés de sept à dix ans, ont avoué que le curé s'était livré sur elles à d'immondes manœuvres.

Le curé satyre a été écroué à la prison, d'Avranches.

## AUTOUR DU PELERINAGE

Si nous voulions nous faire l'écho des plaintes du commerce romain sur la manière dont le pèlerinage français a été organisé, il nous faudrait écrire une bonne colonne ou deux de l'*Italie*. Le fait est que ces plaintes sont innombrables. A quoi bon le nier ? Aux yeux de beaucoup de monde les pèlerinages ne sont qu'une excellente occasion pour gagner quelques écus. Les petites femmes de la bourgeoisie espèrent par là louer une ou deux chambres aux pèlerins ; les aubergistes aussi. Puis viennent les conducteurs des cafés, des restaurants, puis encore les marchands d'objets d'église, etc.

Or, tout ce monde attendait les pèlerins comme les Hébreux attendaient la manne dans le désert ; et les voilà plongés dans la plus amère déception. On a tout monopolisé, tout organisé de manière à ne pas faire tomber un sou hors des poches des quelques privilégiés de Santa Marta ; il y a là restaurant, café, buvette, tout. C'est là, et pas ailleurs, que les pèlerins doivent se fournir des quelques objets qu'ils pourraient avoir envie d'acheter.

Il est possible que le comité romain ait pris ces mesures dans l'intérêt même des pèlerins. Là dessus nous ne saurions pas engager une discussion ; mais le fait est qu'on murmure beaucoup dans la ville et qu'on crie au monopole.

Les pèlerinages, qui étaient jadis une source immense de popularité pour le Vatican, risquent de devenir ainsi une occasion de blâme. Puisqu'on parle déjà d'un autre pèlerinage, on ferait bien d'y songer, et, si possible, de réparer l'inconvénient si vivement regretté par les commerçants de la ville.

On nous écrit de Tours que la Cour d'assises d'Indre-et-Loire vient de condamner à dix ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour le sieur Piffreau, en religion frère Trévencien, directeur de l'école congréganiste de l'Isle-Bouchard, accusé de plusieurs attentats à la pudeur sur la personne de divers enfants confiés à ses soins.

## LES PELERINS

Les pèlerins de Paris, au nombre de 410, sont partis, salués à la gare par le comité permanent romain des pèlerinages.

■ Nous nous sommes laissé dire que le pèlerinage actuel a eu un médiocre succès au point de vue de la fraternité chrétienne. Une partie des membres du pèlerinage a vivement protesté contre plusieurs phrases contenues dans l'adresse de M. Léon Harmel, qui a parlé au nom de la démocratie chrétienne.

Ces questions intimes ont tourné au sérieux ; l'autre soir il y a eu même une bagarre au lazaret de Sainte-Marthe au moment où 500 pèlerins environ étaient attablés. Des coups de poings ont été échangés, dit-on, à la suite d'un discours trop violent de l'abbé Garnier.

On ajoute que le Saint-Père, au lieu de faire imprimer le discours qu'il avait fait lire à Mgr Merry del Val lors de l'audience solennelle accordée aux pèlerins, l'a retiré de l'imprimerie dans le but d'y apporter des modifications.

En attendant la paix est rentrée au sein du pèlerinage.

D'ailleurs, il n'y a plus chez nous que les pèlerins du midi qui ont occupé aujourd'hui leur journée en visitant, pendant la matinée, les Catacombes de la voie Appienne, et dans l'après-midi : le Cœlius, St. Jean, St. Clément, St Pierre-ès-Liens et la basilique de St. Marc.

Demain soir, à 10 hrs, le second groupe du pèlerinage quittera notre ville.

---

## Paroles d'un converti

En devenant vieux le diable se fait ermite, dit-on, et il semble bien, au moins en ce qui concerne ses sentiments politiques, que notre oncle, à tous veuille le prouver. Quant au reste...

Depuis qu'il est devenu le fanatique végétarien que l'on sait, c'est-à-dire depuis qu'ayant perdu ses dents, il ne mange plus de prêtre — lui qui en faisait jadis, et chaque matin, une si large consommation — M. Francisque Sarcey se pique, à l'endroit de ses "bêtes noires" d'antan d'une longanimité surprenante. Ce "voltairien"

— car il se recommande de Voltaire, comme un bon bourgeois de Louis-Philippe retardataire qu'il est — peste, tout comme la première *Croix* venue, contre l'interdiction des processions ! Mais il faut, pour l'édification du lecteur, citer les termes mêmes dont se sert, dans le *Matin*, l'ancien leader anticlérical du *XIXe Siècle*, d'About :

Cette guerre aux processions de la Fête-Dieu... serait odieuse, si elle n'était absurde et idiote."

Et voilà !

Comme on voit bien tout de suite que l'ancien normalien excelle à saupoudrer ses phrases de sel attique et comme on reconnaît bien, à cette façon distinguée d'allonger ses pieds élégants dans les plats que notre oncle se complait dans la fréquentation des Précieuses. N'est-ce pas charmant, ma chère ? Qu'en dites-vous ?

Mais notre converti va plus loin encore — et toujours avec la même élégance de plume ; d'après lui, si les processions sortaient, chacun quelle soit sa religion, devrait se découvrir, sous peine de passer pour un "malotru"

L'ineffable Père Ollivier et tous les sous-Veuillots d'aujourd'hui vont être jaloux. Mais, par exemple, on garde bonne note au ministère Méline des observations de M. Sarcey et, à l'occasion, quand il s'agira de prendre une mesure sollicitée par les cléricaux, on ne manquera point de nous les servir. Après tout, l'article du *Matin* n'a sans doute été écrit que pour cela.

Il n'importe ! Les manifestations cléricales n'en déplaise à M. Francisque Sarcey, sont surtout des provocations et, à ce titre, elles ne sauront être tolérées ; la République doit faire respecter la liberté de conscience et assurer l'ordre public.

---

Au cours d'une séance du Conseil municipal de Lille, M. Ghesquière a déclaré qu'au cours des dernières manifestations religieuses de cette ville, la jeunesse cléricale "avait frappée une femme à coups de canne et à coups de pied."

Comme au bazar de la Charité, alors ?

Décidément, les jolis "gardénias" élèves des bons Pères, sont les mêmes partout.

Quels *braves* jeunes gens !!!

## Pour les gens pieux

Demandez les miracles du jour ! Voici les deux plus récents. C'est une revue mensuelle, le *Culte de saint Joseph*, qui nous les raconte :

Gloire à saint Joseph ! Depuis longtemps, je demandais au bon Dieu de m'aider dans mes études, et cependant je n'y faisais aucun progrès ; il semblait même qu'au lieu de gagner, je perdais toujours davantage. Nous étions au mois de mars ; je saisis avec empressement cette occasion pour implorer saint Joseph avec une grande confiance. D'abord, mes prières n'aboutirent à aucun résultat sensible. Je commençais à désespérer. Je fis part alors à saint Joseph de mon chagrin, et lui dis bien simplement combien j'étais mécontent de lui.

Je le priai une dernière fois pour un concours de version latine. Précédemment, dans ce même concours, je n'avais obtenu que 3 points sur 20. Et cette fois j'en demandai 10. Quelle ne fut pas ma joie en m'entendant proclamer quinzième sur une quarantaine d'élèves, et cela avec plus de 16 points sur 20. Résultat auquel j'étais bien loin de m'attendre.

Je joins à ma lettre le montant d'une lampe à faire brûler en actions de grâce à saint Joseph.

Puissé-je ainsi montrer ma reconnaissance à ce bon Saint et l'engager à me continuer son aide dans mes études !

M. de B,

Voilà qui dame le pion aux instituts où l'on prépare les élèves en vue des examens ; ça ne coûte pas cher : une lampe ! Il est vrai que pour être quinzième sur quarante. . . .

Autre chose :

M. LE T., 29 mars 1897.

J'aime à unir ma faible voix à toutes celles qui célèbrent et exaltent la puissance de saint Joseph. Après que j'eus fait brûler une lampe en son honneur, cet aimable saint vient d'obtenir une bonne place à mon fils, et ce qui est mieux encore, chez des personnes bien catholique.

Cette fois, nous croyons devoir rappeler que l'office de *l'Offre et la demande*, établi galerie du Roi, 7, fait obtenir de "bonnes places" à ses clients. Cela ne coûte pas même une lampe : soixante centimes seulement. N'allez donc pas chez saint Joseph, le concurrent !

## Le 60e anniversaire

DE LA PREMIERE MESSE DU PAPE

A l'occasion du 60e anniversaire de la première messe du Pape, un grand pèlerinage aura lieu le 31 décembre prochain.

Les pèlerins se mettront en route le 27 du même mois par trains spéciaux et seront reçus par Sa Sainteté le 31, jour de l'anniversaire.

Toutes les sociétés catholiques italiennes seront représentées.

L'organisation et la direction de ce pèlerinage seront confiées à Mgr Gottardo Scotton.

On parle déjà de grandes fêtes religieuses pour fêter cet anniversaire.

Mercredi, 4 août 1897.

Dans la réception des autorités qui ont eu lieu, dès l'arrivée du président à la sous-préfecture, il suffira de mentionner l'allocation de l'archevêque d'Avignon, M. Sueur, qui a présenté le clergé en ces termes :

Nous n'oublions pas, puisque nous avons mission de l'enseigner, que toute autorité vient de Dieu, que dans la société civile, comme dans la société religieuse, ceux qui sont revêtus de l'autorité ont droit au respect, à la soumission et au dévouement de tous, selon les prescriptions de la loi divine.

Nos populations sont des populations laborieuses, ardentes dans leurs sympathies comme dans leurs antipathies politiques, mais d'autant plus attachées à la religion catholique qu'elles savent les luttes que leurs ancêtres ont soutenues pour la maintenir et la garder dans son intégrité.

Le clergé a conscience de la haute mission surnaturelle et civilisatrice qu'il remplit. S'il revendique pour lui la liberté qui appartient à tout citoyen français, il se tient néanmoins à l'écart des luttes politiques qui divisent ; car il sait que sa mission est, avant tout, une mission de concorde et de paix. Mais en travaillant, comme c'est son devoir, à faire connaître Dieu et à propager la doctrine de Jésus-Christ, il est convaincu qu'il travaille non seulement au bien des populations qui lui sont confiées, mais encore à la gloire et au bonheur de la France.

Dans quelques jours, monsieur le président



de la République française, vous irez saluer solennellement le puissant souverain d'une grande nation ami de la France. Je tiens à vous dire que nos vœux vous accompagneront et que nos cœurs seront avec vous ; mais je veux que vous sachiez aussi que chaque jour nos prières appellent les bénédictions de Dieu sur votre auguste personne et sur vos travaux. afin que pendant votre présidence et sous le gouvernement qu'elle s'est donnée, la France voit l'union de tous ses enfants et puisse marcher, dans la grandeur et prospérité, à l'accomplissement de ses glorieuses destinées,

Le président a répondu :

Je reçois avec plaisir, monseigneur, le clergé d'Orange. Les sentiments que vous exprimez ne m'étonnent point. L'union de tous sous le drapeau de la République est, dites-vous, votre vœu le plus cher. Ce sont là des sentiments de bons patriotes et de bons Français. et je suis sûr que votre clergé est soucieux d'observer les instructions que vous lui donnez dans ce sens.

Le gouvernement de la République, ajoute M. Félix Faure, a tenu à récompenser vos services, monsieur Sueur : je vous fais chevalier de la Légion d'honneur.

Et le président attache la croix sur le manteau violet de l'archevêque et lui donne l'accolade.

Le maire d'Orange, M. Captx, a également reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

En attendant la représentation au théâtre romain, M. Félix Faure a visité l'hôpital. Le dîner à la sous-préfecture a été tout intime.

## Faux raisonnements

De pieux écrivains, voulant prouver à la masse incrédule que les catholiques, sous le régime républicain, sont presque aussi opprimés que les premiers chrétiens l'étaient sous Néron, prennent des points de comparaison qui ne manquent pas de saveur.

“ Il est permis à des musiciens de parcourir les rues d'une ville, en jouant de leurs instruments, écrit l'un d'eux, et les catholiques ne peuvent pas processionner. ”

Ce confrère n'a pas le choix heureux. Ce que les arrêtés municipaux ont voulu viser dans l'interdiction des processions, c'est cette manifesta-

tion publique d'une croyance, pouvant blesser les convictions d'autrui.

Les fanfares qui déambulent, pistonant, trombonnant, cymbalant, si elles écorchent parfois nos oreilles, ne choquent nullement nos opinions l'assimilation d'une bande de fanatiques chantant à tue tête : “ *Sauvez Rome et la France* ” ne saurait se faire à celle de mélomanes exécutant le *Père la Victoire*.

Le religieux critique, qui ne veut voir, dans des mesures d'ordre, que des vexations n'existant pas, ne nous parle pas de la licence laissée aux prêtres de déblatérer en chaire contre la République.

Le plus modeste pitre qui joue avec la permission de M. le maire, prend vis-à-vis de ce dernier l'engagement de ne rien dire qui soit contraire à la morale et à la dignité.

Pour être logique avec lui-même, il aurait dû continuer cette étude. Puisque, selon lui, il y a similitude dans le cas des cléricaux et celui des orphéonistes, n'y a-t-il pas aussi quelque rapport entre un bateleur et les puffistes modernes qui torturent les textes évangéliques pour mieux servir leurs rancunes et leurs passions ?

Messieurs les cléricaux militants observent-ils la même réserve. Toujours l'histoire de la paille et de la poutre !

DIJON, 23 juillet — A la suite d'une dénonciation parvenue au parquet de Dijon sur des faits d'immoralité, le juge d'instruction a lancé un mandat d'arrêt contre le curé de Cheuge, petite commune de Mirabeau.

Ce personnage, qui aura commis des actes immoraux sur des petits garçons, n'a pas attendu la justice, et quand les gendarmes se sont présentés au presbytère, il n'y était plus. Il avait pris la fuite.

L'émoi est général dans la région.

## PROFITEZ DE L'INDICATION

Certaines personnes souffrant de maladies de poitrine sont très difficiles à soigner parce que leur estomac ne les supporte pas. A ces personnes, nous recommandons de faire usage du BAUME RAUMAL qui est très agréable à prendre et ne fatigue pas l'estomac.

“ Loi impie, loi scélérate, moyen de spoliation, vol éhonté, ” voilà en quels termes la presse clérical parlait de la taxe d'abonnement. Ces épi-thètes, souvent répétées, menacèrent de prendre créance chez les gobeurs, et il n'était rien moins question que de prélever des subsides, sur les oboles recueillies par la Sainte-Enfance pour le rachat des petits Chinois, afin d'aider ces pauvres congrégations ruinées par la République.

Hélas ! ces plaintes, aujourd'hui, peuvent s'assimiler à celles des légendaires anguilles de Melun, qui *crient avant qu'on ne les écorche*, car les réalités prouvent que les bons Pères disent le contraire de la vérité lorsqu'ils se prétendent ruinés et mis sur la paille.

Le *Figaro*, qui n'est pas suspect, ne peut lui même s'empêcher de trouver exagérée la pose de martyrs qu'affectent les prétendus dépouillés. Certaine congrégation vient, en effet, de proposer à l'archevêque de Paris la somme de deux millions pour avoir le droit exclusif de des servir la chapelle qui sera édiflée sur l'emplacement du Bazer de la Charité.

L'offre est rondelette, et nous ne savons pas ce que nous devons le plus admirer : du toupet de ces gens là, ou bien de l'inépuisable valeur... financière de ceux qu'ils exploitent, car enfin si les moines poussent l'enchère à deux millions c'est qu'ils sont assurés d'un fort revenu.

Allons, malgré la taxe d'abonnement, le métié. a encore du bon à ce que nous voyons.

## Le radical

M. Sigimond Lacroix dit que nous avons deux martyrs de plus : les prêtres de Versailles condamnés à 2 francs d'amende :

“ Qui pourrait nier qu'un curé est persécuté quand il est forcé d'obéir aux lois de l'Etat qui le paye ? Si vous en doutez, ouvrez au hasard un journal clérical : vous y verrez que l'Eglise est persécutée dès qu'elle ne lui permet pas d'opprimer à sa guise ceux qui échappent à son influence. ”

## LA HALTE AU DESERT

Nous sommes dans le désert pétré et nu. A notre droite, une masse sombre se dessine mal sous la gaze d'un léger brouillard, et le vieil Abdoullah dit :— C'est l'Altyn Tagh ”, les montagnes d'or qui ne se sont pas encore montrées depuis que nous sommes auprès d'elles ; elles semblent hautes, mais on ne distingue aucun détail ; aucune cible n'est visible.” De l'autre côté, ajoute Abdoullah Ousta, commence le pays des vents de glace. Vous aurez froid, très froid dans ce pays-là.”

Abdoullah Ousta s'arrête, descend de cheval et dit : “ Je vais chercher par ici.” Dans le fond des vasques de sable apparaissent, à la surface, comme des moisissures. C'est du sel qui indique le voisinage de l'humidité et, plus loin, le vieux guide tend le doigt vers un petit trou : “ On creusera là.” En effet, le niveau de l'eau est à une faible profondeur. Les ânes déchargés, les âniers saisissent leurs pioches et une fontaine est créée ; un trou se remplit d'eau salpêtrée. On donne à boire aux bêtes, on les rationne.

Nous préparons un peu de thé que nous buvons en attendant la glace chargée sur les chameaux. Il n'est pas très bon, mais nous faisons l'apprentissage du désert. Notre campement bien illuminé me rappelle certain campement de l'Ourst-Ourk où le *saksaul* abondait.

Un chant s'élève C'est Tokta, notre poète, qui gratte son allah-rabôb. Sa voix est très pure. Le chant est d'une grande tristesse ; il est charmant dans ce paysage, il semble inspiré par le sable, par le trou où l'on puise une eau salée par la stérilité de la terre C'est d'un homme qui s'avoue vaincu par la nature ; c'est une vraie plainte de captif se demandant s'il pourra s'échapper de la solitude menaçante où il est pris. Les Israélites devaient chanter leurs psaumes sur un air semblable lorsqu'ils se reposaient de leurs travaux d'esclaves, le soir, sur les quais de Baby lone, lorsqu'ils s'exposaient à la brise accroupis sur le toit des maisons à Samarcande, du temps de Salmanazar.

Demain la journée sera fatigante. Une gorge étroite nous attend où les chameaux ne pourront peut-être pas passer.

A trois quarts d'heure du camp, après une petite passe, la première, mais non pas la dernière après Toharkalik, nous descendons de plus de cent mètres dans un canon. Il est dirigé vers le sud et aboutit au pied de Koum Davane, la Passe de Sable.

Les traces de bêtes fauves sont nombreuses ; loupes, renards, gazelles errent dans ces solitudes. Une troupe de beaux animaux aux cornes recourbées nous regardent du haut des crêtes lorsque nous descendons de cheval. Ils se proposaient sans doute d'aller boire à la source dont les abords sont piétinés et où les traces fraîches sont nombreuses. Notre vue leur donne à réfléchir.

Ils vont d'un pas lent, Henri d'Orléans les tire et voilà une superbe dégringolade de toute la bande : elle fuit hardiment vers le côté opposé de la gorge et en gravit les pentes avec une vélocité prodigieuse. Notre tireur les poursuit si loin que, la nuit venue, il manque à l'appel. On court à sa recherche, car on craint un accident, et finalement on le retrouve non loin du camp, arrêté sur une plateforme de rochers où il a glissé. Il lui est impossible d'en descendre, impossible de retourner en arrière.

Avec des cordes on le tire d'affaire et il rentre au camp, très content d'avoir vu des *koukouïmane* (*Pseudo ovis Burhell*), mais regrettant bien de n'avoir pu retrouver la bête qu'il avait blessée.

Voilà comment nous faisons connaissance avec la faune particulière au Tibet. C'est le commencement des chasses, des gens perdus et retrouvés, mais c'est une occasion de constater que le voyage lie vite les hommes, car des gens qui partagent depuis peu notre fortune ont montré beaucoup de bonne volonté ; il n'a pas été nécessaire de leur ordonner de parcourir la montagne après une journée de fatigue. Ils étaient inquiets et ils sont partis tout de suite à la recherche de Henri d'Orléans. En quelques jours ils sont devenus " nôtres."

Près de notre camp se voient les traces d'hommes et d'ânes. Nous questionnons à ce sujet Abdoullah Ousta.

—Un parti de quatorze hommes, dit-il, est allé à la chasse du côté de Boka lik depuis un mois environ. Dans le nombre se trouvent deux de mes fils.

—Le Kizil Sou est-il de ce côté ?

—Oui.

—Y es-tu allé ?

—Non.

Décidément, lorsqu'on parle du Kizil Sou, on ne peut obtenir aucun renseignement. Je remarque une gêne chez Abdoullah Ousta ; quant à ceux qui l'entourent, ils ne disent mot et l'on doit croire qu'ils pourraient nous instruire.

—Personne n'est allé au Kizil Sou ? On dit cependant que l'on y trouve beaucoup d'or. Abdoullah Ousta, ne connais-tu personne qui ait vécu dans ces parages.

—Il n'y a pas un seul d'entre nous qui soit allé au Kizil Sou. Mais je peux avouer qu'un Lobi y est en ce moment. Il est parti du Lob au commencement de l'année dernière. Nous n'en avons pas de nouvelles.

—Qu'est-il allé faire au Kizil Sou ?

—Chercher de l'or, quoiqu'il ait emporté ses armes pour chasser, mais il ne chassera que pour se nourrir, le pays étant inhabité.

—Est-il seul ?

—Oui, seul ; il n'a même pas un âne. C'est un pauvre homme que ses créanciers poursuivaient. N'ayant pas les moyens de les payer il avait dû leur donner en gage son fils unique. Ce fils travaille pour le compte du principal créancier qui est son maître. Le père a conçu le projet de le libérer et a demandé la permission de partir. Il a fabriqué de la poudre et quémanté un peu de plomb. Il a pris une pelisse, ses outils de travail, et s'est enfoncé dans la région où l'on trouve de l'or. Il a dit qu'on ne devait pas se préoccuper de lui, qu'il ne voulait pas revenir avant d'avoir rassemblé une somme qui suffirait à payer ses dettes et le mettrait à l'abri des créanciers jusqu'à la fin de sa vie. Il est parti au commencement de l'année dernière et nous n'en avons pas eu de nouvelles.

Cette histoire qu'on croirait empruntée à une Bible est-elle véridique ? Ou bien Abdoullah Ousta l'a-t-il inventée pour la circonstance afin nous montrer qu'il a le désir de nous renseigner, puisqu'il dit tout ce qu'il sait, sans toutefois rien préciser. Nous ne savons, en vérité car lire dans le cœur d'un Oriental en défiance est très difficile. Peut-être que ces gens n'en savent pas plus long. Notre devoir est de chercher nous-mêmes et nous chercherons.

Chercher est la plus agréable des occupations en voyage.

FEUILLETON

# ROME

PAR

EMILE ZOLA

XIV

Lentement, un des gardes se leva, disparut. Et Pierre comprit qu'il devait attendre. Il n'osa bouger, troublé par le bruit de ses pas sur les dallés. Il se contenta de regarder autour de lui, en éroquant les foules qui avaient peuplé cette salle. Aujourd'hui encore, elle était la salle accessible à tous et que tous devaient traverser, simplement une salle des gardes, pleine toujours d'un tumulte de pas, d'allées et de venues sans nombre. Mais quelle mort pesante, dès que la nuit l'avait envahie, et comme elle était désespérée et lasse d'avoir vu défilér tant de choses et tant d'êtres !

Enfin, le garde revint, et derrière lui apparut, sur le seuil de la pièce voisine, un homme d'une quarantaine d'années, vêtu entièrement de noir, qui tenait du domestique et du bedeau de cathédrale. Il avait un beau visage correct et rasé, avec un nez un peu fort, entre deux yeux larges, fixes et clairs.

— Monsieur Squadra, dit Pierre une dernière fois.

L'homme s'inclina, pour dire qu'il était monsieur Squadra. Puis, d'une nouvelle révérence, il invita le prêtre à le suivre. Et tous deux, l'un derrière l'autre, sans hâte aucune, s'engagèrent dans l'interminable enfilade des salles.

Pierre, au courant du cérémonial, et qui en avait causé plusieurs fois avec Narcisse, reconnut, au passage, les salles diverses, se rappela l'usage de chacune, les remplit des personnages qui avaient le droit de s'y tenir. Selon son rang, chaque dignitaire ne peut franchir une certaine porte ; de sorte que les personnes qui doivent être reçues par le pape, passent ainsi de mains en mains, de celles des domestiques en celles des gardes-nobles, puis en celles des camériers d'honneur, puis en celles des camériers secrets, jusqu'au Saint Père. Mais, dès huit heures, les salles se vident, de rares lampes brûlent seules sur les consoles, ce n'est plus qu'une suite de pièces désertes, à demi obscures, assoupies, au fond du néant auguste où tombe le palais entier.

Et, d'abord, ce fut la salle des domestiques, des boussolanti, de simples huissiers, vêtus de

velours rouge, brodé aux armes du pape, qui ont la charge de mener les visiteurs jusqu'à la porte de l'antichambre d'honneur. A cette heure tardive, un seul était encore là, assis sur une banquette, en un tel coin d'ombre, que sa tunique de pourpre paraissait noire. Il leva la tête, laissa passer, dans ces ténèbres où s'éteignait toute la pompe éclatante du plein jour. Puis, on traversa la salle des gendarmes, où la règle était que les secrétaires des cardinaux et des hauts personnages attendissent le retour de leurs maîtres ; et elle était complètement vide, pas un seul des beaux uniformes bleus, aux buffleteries blanches, pas une seule des fines soutanes, qui s'y mêlaient pendant les heures brillantes des réceptions. Vide également la salle suivante, plus petite, réservée à la garde palatine, cette milice recrutée parmi la bourgeoisie de Rome, qui portait la tunique noire, les épaulettes d'or, le shako surmonté d'un plumet rouge. On tourna à droite, dans une autre enfilade de salles, et vide encore la première où l'on entra, la salle des Tapisseries, une salle d'attente, superbe avec son haut plafond peint, ses Gobelins admirables, signés Audran, Jésus faisant des miracles et les Noces de Cana. Vide elle aussi la salle des gardes-nobles, avec ses escabeaux de bois, sa console à droite, que surmonte un grand crucifix, entre une paire de lampes, sa large porte du fond qui s'ouvre sur une autre petite pièce, une sorte d'alcôve contenant un autel, où le Saint-Père dit sa messe, isolé, pendant que les assistants restent à genoux sur les dalles de marbre de la salle voisine, toute resplendissante des uniformes ensoleillés des gardes-nobles. Et vide enfin l'antichambre d'honneur, la salle du trône, dans laquelle le pape reçoit en audience publique, jusqu'à deux et trois cents personnes à la fois. En face des fenêtres, sur une estrade basse, est le trône, un fauteuil doré, recouvert de velours rouge, sous un baldaquin de même velours. A côté se trouve le coussin, pour le baise-pied. Puis, c'est à droite et à gauche deux consoles face à face, l'une avec une pendule, l'autre avec un crucifix, entre de hauts candélabres à pied de bois doré, portant des bougies. La tenture de damas rouge, à larges palmes Louis XIV, monte jusqu'à la fastueuse frise qui encadre le plafond d'attributs et de figures allégoriques ; et le magnifique et froid dallage de marbre n'est recouvert d'un tapis de Smyrne que devant le trône. Mais, les jours d'audience particulière, lorsque le pape se tenait dans la salle du petit trône ou même dans sa chambre, la salle du trône n'était plus que l'antichambre d'honneur, où toute la prélature atten-

daît, les hauts dignitaires de l'Eglise mêlés aux ambassadeurs, aux grands personnages civils de tous rangs. Le service y était fait par les deux camériers d'honneur, l'un en habit violet, l'autre de cape et d'épée, qui y recevaient, des mains des bussolanti, les personnes admises au précieux honneur d'une audience, pour les conduire eux-mêmes à la porte de la pièce voisine, l'antichambre secrète, ou ils les remettaient aux mains des camériers secrets. C'était la salle la plus luxueuse, la plus vivante, dans l'éclat des uniformes et des costumes, dans l'émotion qui grandissait, à mesure qu'on approchait du tabernacle habité par l'Elu et l'Unique, au travers de cette succession sans fin de salles, où le cœur battait de plus en plus fort, étreint jusqu'à l'étouffement par cette gradation savante, de splendeur moindre en splendeur sans cesse accrue. Et, à cette heure de nuit, toujours pas une âme, pas un geste, pas une voix, rien que le silence tombant des ténèbres du plafond sur le trône de velours rouge, rien qu'une lampe fumeuse qui charbonnait à l'angle d'une console, dans la salle vide et endormie.

Monsieur Squadra, qui ne s'était pas encore retourné, marchant d'un pas lent et muet, s'arrêta un instant à la porte de l'antichambre secrète, comme pour donner au visiteur le temps de se remettre un peu, avant d'affronter l'entrée du sanctuaire. Seuls les camériers secrets avaient le droit de vivre là, et seuls les cardinaux pouvaient y attendre que le Pape daignât les recevoir. Pierre, en y pénétrant, lorsque monsieur Squadra se fut décidé à l'introduire, sentit bien, à son petit frisson d'homme nerveux, qu'il entraînait dans l'au-delà redoutable, de l'autre côté de ce bas monde humain et raisonnant. Pendant le jour, un garde-noble de faction en gardait la porte ; mais la porte, à cette heure, était libre, la pièce était vide comme les autres ; et, pour la peupler, il y fallait évoquer les très nobles et très puissants personnages qui la garnissaient d'ordinaire, en grand habit de cérémonie. Elle s'étranglait un peu, en forme de couloir, avec ses deux fenêtres donnant sur le nouveau quartier des Près du Château, tandis qu'une seule fenêtre s'ouvrait sur la place Saint-Pierre, au bout, près de la porte qui conduisait à la salle du petit trône. C'était là, entre cette porte et cette fenêtre, assis devant une table étroite, que se tenait d'habitude un secrétaire, absent en ce moment. Et toujours la même console dorée, avec le même crucifix, entre la même paire de lampes. Une grande horloge, dans une gaine d'ébène incrustée de cuivre, battait lourdement l'heure. La

seule curiosité, sous le plafond à rosaces d'or, était la tenture, en damas rouge, semé d'écussons jaunes, les deux clefs et la tiare, alternant avec le lion, la griffe posée sur la boule du monde.

Mais monsieur Squadra venait de s'apercevoir que, contrairement à l'étiquette, Pierre tenait encore à la main son chapeau, qu'il aurait dû laisser dans la salle des bussolanti. Seuls les cardinaux ont le droit de garder la barrette. Il prit le chapeau d'un geste discret, le posa lui-même sur la console, pour bien indiquer qu'il devait rester au moins là. Puis, sans un mot toujours, d'une simple révérence, il fit comprendre qu'il allait annoncer le visiteur à Sa Sainteté, et que celui-ci voulût bien attendre un instant dans cette pièce.

Demeuré seul, Pierre respira profondément. Il étouffait, son cœur battait à se rompre. Pourtant sa raison restait claire, il avait très bien jugé dans les demi-ténèbres ces faucoux, ces magnifiques appartements du pape, une suite de salons splendides, avec des murs ornés de tapisseries, tendus de soie, des frises dorées et peintes, des plafonds déroulant des fresques. Mais, comme meubles, rien que des consoles, des escabeaux et des trônes ; et les lampes, les pendules, les crucifix, même les trônes, rien que des cadeaux, apportés des quatre coins du monde, aux jours de ferveurs des grands jubilés. Pas le moindre confortable, tout cela fastueux, raide, froid et pas commode. L'ancienne Italie était là, avec son continuel gala et son manque de vie intime et tiède. On avait dû jeter quelques tapis sur les admirables dallages de marbre, où les pieds se glaçaient. On avait fini par installer récemment des calorifères, qu'on n'osait d'ailleurs allumer, de peur d'enrhumer le pape. Et ce qui avait frappé Pierre davantage encore, ce qui le pénétrait jusqu'aux os, maintenant qu'il était là, debout, à attendre, c'était ce silence extraordinaire, un silence tel, qu'il n'en avait jamais entendu de plus profond, comme si, autour de lui, tout le néant noir du Vatican colossal, tombé au sommeil, fût monté à cet étage, dans cette enfilade de salles desertes, somptueuses et mortes, où brûlaient les petites flammes immobiles des lampes.

Neuf heures sonnèrent à l'horloge d'ébène, et il s'étonna. Comment ! dix minutes seulement s'étaient écoulées, depuis qu'il avait franchi la porte de bronze ? Il aurait cru qu'il marchait depuis des jours et des jours. Alors, il voulut combattre cette oppression nerveuse qui l'étranglait, car jamais il n'était sûr de lui-même, il

craignait toujours de voir son calme, sa raison sombrer dans une crise de larmes. Il marcha, passa devant l'horloge, donna un coup d'œil au crucifix de la console, regarda le globe de la lampe, où les doigts gras d'un domestique avaient laissé leur empreinte. Elle éclairait d'une lueur si jaune et si faible, qu'il eut envie de la remonter ; mais il n'osa pas. Puis, il se trouva debout, le front contre une vitre, devant la fenêtre qui donnait sur la place Saint-Pierre. Et il eut une minute de saisissement, Rome immense s'étendait, dans l'entre-bâillement des persiennes mal fermées, Rome telle qu'il l'avait déjà vue des loges de Raphaël, telle qu'il l'avait reconstruite, le jour où, du petit restaurant de la place, il s'était imaginé voir Léon XIII à la fenêtre de sa chambre. Seulement, c'était la Rome de nuit, la Rome élargie encore au fond des ténèbres, sans bornes comme le ciel étoilé. Dans cette mer illimitée, aux vagues noires, on ne reconnaissait sûrement que les grandes voies, changées en voies lactées par les blancheurs vives de l'éclairage électrique : le cours Victor-Emmanuel, puis la rue Nationale, ensuite le Corso qui les coupait à angle droit, coupé lui-même par la rue du Triton, que continuait la rue San Nicola da Tolentino, laquelle était reliée à la Gare par la lointaine lueur de la place des Thermes. De l'autre côté du cours Victor-Emmanuel et de la rue Nationale, vers la Rome antique, quelques places, quelques bouts d'avenue flamboyaient encore ; mais l'ombre déjà submergeait tout. Pour le reste, ce n'était plus qu'un pullulement de petites clartés jaunes, les miettes d'un ciel à demi éteint, balayé sur la terre. De rares constellations, des étoiles brillantes traçant de mystérieuses et nobles figures, tâchaient vainement de lutter et de se dégager. Elles étaient noyées, effacées dans le chaos confus de cette poussière d'un vieil astre, qui se serait brisé là, y laissant sa gloire, réduite désormais à n'être qu'une sorte de sable phosphorescent. Et quelle immensité noire, ainsi poudrée de lumière, quelle masse énorme d'obscurité et d'inconnu, dans laquelle semblaient avoir sombré les vingt-sept siècles de la Ville éternelle, ses ruines, ses monuments, son peuple, son histoire, jusqu'à ne plus pouvoir dire où elle commençait ni où elle finissait, peut-être élargie jusqu'au bord illimité de l'ombre, tenant toute la nuit, peut-être si diminuée, si disparue, que le soleil à son retour n'en éclairerait que le peu de cendre !

Mais l'angoisse nerveuse de Pierre, malgré son effort pour la calmer, augmentait de seconde en seconde, même devant cet océan de ténèbres,

d'une souveraine paix. Il s'écarta de la fenêtre il tressaillit de tout son être en entendant un léger bruit de pas et en croyant qu'on venait le chercher. Le bruit sortait de la salle voisine, la salle du petit trône, dont il s'aperçut alors que la porte était restée entr'ouverte. N'entendant plus rien, il se hasarda, dans sa fièvre d'impatience, il allongea la tête, pour voir. C'était encore une salle tendue de damas rouge, assez vaste, avec un fauteuil doré, recouvert de velours rouge, sous un baldaquin de même velours ; et l'on y trouvait l'inévitable console, le haut crucifix d'ivoire, la pendule, la paire de lampes, les candélabres, deux grands vases sur des socles, deux autres de moyenne taille, sortis de la manufacture de Sèvres, ornés d'un portrait du Saint-Père. Pourtant, on sentait là plus de confortable, le tapis de Smyrne recouvrait le dallage entier, quelques fauteuils s'alignaient contre les murs, une fausse cheminée, drapée d'étoffe, servait de pendant à la console. Le pape, dont la chambre ouvrait sur cette salle, y recevait d'habitude les personnages qu'il pouvait honorer. Et le frisson de Pierre augmentait, à l'idée qu'il n'avait plus qu'une pièce à traverser, que si près de lui, derrière cette simple porte de bois, était Léon XIII. Pourquoi le faisait-on attendre ? Se préparait-on à le recevoir dans cette pièce, pour ne pas l'admettre dans une intimité trop étroite ? On lui avait conté des visites mystérieuses, reçues à pareille heure, des personnages inconnus introduits de même façon, silencieusement, de grands personnages dont on murmurait les noms très bas. Lui, ce devait être qu'on le jugeait compromettant, qu'on désirait causer à l'aise, sans paraître s'engager en rien, à l'insu de l'entourage. Puis, brusquement, il s'expliqua la cause du bruit qu'il avait entendu, en apercevant, sur la console, près de la lampe, une petite caisse de bois, une sorte de profond plateau à anses, où se trouvait la desserte d'un souper, la vaisselle, le couvert, la bouteille et le verre. Il comprit que monsieur Squadra, ayant remarqué cette desserte dans la chambre, venait de l'apporter là, puisqu'il devait être rentré faire un bout de ménage. Il savait la grande frugalité du pape, ses repas pris sur un étroit guéridon, le tout apporté à la fois dans cette petite caisse, une viande, un légume, deux doigts de bordeaux par ordonnance du médecin, du bouillon surtout, des tasses de bouillon qu'il aimait à offrir aux vieux cardinaux, ses favoris, comme on offre du thé, tout un régal réparateur de vieux garçons. L'ordinaire de Léon XIII était fixé à huit francs par jour. O débauches d'Alexandre VI, ô festins et

galas de Jules II et de Léon X ! Mais il y eut un nouveau petit bruit, venu de la chambre, qu'il ne put s'expliquer, et il fut terrifié de son indiscrétion, il se hâta de retirer sa tête, en croyant voir toute la salle rouge du petit trône flamber d'un brusque incendie, dans la paix morte où elle dormait.

Alors, il préféra marcher à pas étouffés, trop frémissant pour rester immobile. Ce monsieur Squadra, il se souvenait maintenant d'en avoir entendu parler par Narcisse : tout un gros personnage, l'homme le plus important, le plus influent, le valet de chambre bien-aimé de Sa Sainteté, qui seul pouvait le décider, les jours de réception, à mettre une soutane blanche propre, si celle qu'il portait se trouvait par trop salie de tabac. Sa Sainteté s'obstinait également à s'enfermer chaque nuit toute seule dans sa chambre, sans vouloir que personne couchât près d'elle, par indépendance, on disait aussi par inquiétude d'avare, qui entend dormir seul avec son trésor : ce qui causait de continuelles inquiétudes, car il n'était guère raisonnable qu'un vieillard de la sorte : et monsieur Squadra couchait seulement dans une pièce voisine, mais l'oreille aux aguets, toujours prêt à répondre au plus léger appel. C'était lui encore qui intervenait avec respect, lorsque Sa Sainteté veillait trop tard, travaillait trop. Sur ce point pourtant, elle entendait difficilement raison, se relevait durant les heures d'insomnie, l'envoyait réveiller un secrétaire, pour dicter des notes, jeter sur le papier un projet d'encyclique. Quand la rédaction d'une encyclique la passionnait, elle y aurait passé les jours et les nuits, de même que jadis, quand elle se piquait de belle versification latine, l'aube la surprenait parfois en train de polir une strophe. Elle dormait fort peu, en proie à un continu travail, d'une activité cérébrale extraordinaire, toujours hantée par la réalisation de quelque volonté ancienne. La mémoire seule avait un peu faibli, dans les derniers temps. Et peut-être bien que monsieur Squadra venait de trouver Sa Sainteté plus souffrante, à la suite d'un excès de travail, puisque, la veille encore, on la disait si malade, et que le plus souvent, d'ailleurs, elle dédaignait de se soigner.

Tandis qu'il continuait à marcher doucement, Pierre était ainsi évahi peu à peu par cette haute et souveraine figure. Des détails infimes de la vie quotidienne, il montait à la vie intellectuelle, à ce rôle d'un grand pape que Léon XIII entendait certainement jouer. Il avait vu, à Saint-Paul hors les murs, se dérouler la frise interminable sont représentés les portraits des deux cent

soixante-deux papes; et il se demandait, dans cette longue suite de médiocres, de saints, de criminels et de génies, quel était le pape auquel Léon XIII aurait voulu ressembler. Était-ce un des premiers pape, si humble, un de ceux qui se sont succédé pendant les trois premiers siècles de vie cachée, simples chefs d'associations funéraires, pasteurs fraternels de la communauté chrétienne? Était-ce le pape Damase, le premier grand bâtisseur, le cerveau lettré qui se plut aux choses de l'esprit, le croyant de foi vive qui ouvrit les catacombes à la piété des fidèles? Était-ce Léon III, dont la main hardie, en sacrant Charlemagne, acheva la rupture avec l'Orient que le grand schisme avait déjà séparé, porta l'empire à l'Occident par l'unique et toute-puissante volonté de Dieu et de son Église, qui dès lors disposa des couronnes? Était-ce le terrible Grégoire VII, le purificateur du temple, le souverain des rois, était-ce Innocent III, était-ce Boniface VIII, les maîtres des âmes, des peuples et des trônes, armés de l'excommunication farouche, régnaient sur le moyen âge épouvanté, dans une telle domination, que jamais le catholicisme ne devait réaliser d'aussi près son rêve? Était-ce Urbain II, était-ce Grégoire IX, ou un autres des papes dans le cœur desquels flamba la passion rouge des croisades, le besoin d'aventures saintes qui souleva les foules, qui les jeta à la conquête de l'inconnu et du divin? Était-ce Alexandre III défendant la papauté contre l'empire, luttant jusqu'au bout pour ne rien céder de l'autorité suprême qu'il tenait de Dieu, finissant par vaincre, en posant son pied triomphal sur la tête de Frédéric Barberousse? Était-ce, longtemps après les tristesses d'Avignon, Jules II qui porta la cuirasse et qui raffermir la puissance politique du Saint-Siège? Était-ce Léon X, le fastueux, le glorieux patron de la Renaissance, de tout un grand siècle d'art, mais l'esprit court et imprévoyant qui traitait Luther de simple moine révolté? Était-ce Pie V, la réaction noire et vengeresse, la flamme des bûchers châtiant la terre redevenue païenne, était-ce quelque autre des papes qui régnerent après le concile de Trente, d'une foi absolue, la croyance rétablie dans son intégrité, l'Église sauvée par son orgueil, son intransigeance, son entêtement au respect total des dogmes.

*A suivre*

## SANS CONTREDIT

Vous ne tousserez plus si vous prenez du BAUME RHUMAI, le meilleur spécifique.

# LESUN

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada. Siege Social, Montreal.

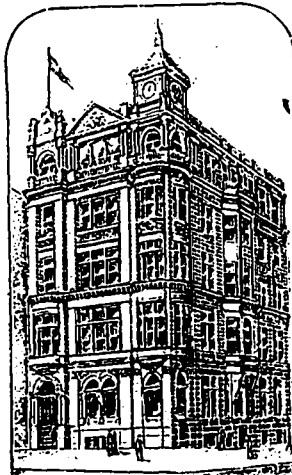
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

### — UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER, CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 9
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 06

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

### SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN

Chronique ; Causerie ; De l'origine des maitres de la Symphonie (SUITE) ; La succession de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldien ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'harmonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angélus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

#### A ONNEMENTS :

VILLE.....	\$1 15
CAMPAGNE....	1 00
UN AN N DEHORS DU	
CANADA ET DES	
ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéro.....	15

Adresser les abonnements : Boite postale No 2181, Montréal ou 1676 rue Notre-Dame.

## A VENDRE

## Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Bresses,

Caracté

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,  
157 rue Sanguinet.

oite de Poste, 2181.



Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

# L'ECHOPHONE

LA DERNIERE  
MACHINE  
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous obtenons par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

## LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

## PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward & Co., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

## MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

## NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE	CAPITAL.....	\$15,000,000
CONTRE LE FEU	FONDS INVESTIS.....	53,000,000
ET SUR LA VIE	FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
	REVENU ANNUEL.....	19,000,000

Directeur-Gérant : — THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés  
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

## GUSTAVE FAUTEUX

téléphone 11, No. 318

Agent pour Montréal et les environs

## PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite

GUÉRIE PAR L'USAGE DU

## Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

## Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

## Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice spécialement consacré aux Beaux-Arts et à la reproduction des épisodes les plus glorieux de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries ont au nombre de 34 et occupent un espace d'un delà de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux groupes en cire, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal, P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 10c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.